

DISCOURS DE M. ANDRÉ TARDIEU.

Il n'est pas juste que les jeunes partent les premiers et que l'hommage d'adieu soit porté sur leur tombe par ceux qui sont leurs aînés.

Georges Aimond meurt, en pleine force, à quarante quatre ans.

Lorsqu'en 1919 il fut élu, troisième d'une liste de douze, avec plus de 86.000 voix, député du département de Seine-& Oise, que son père avait si longtemps et si brillamment représenté, il était dans la pleine allégresse d'une jeunesse chargée d'espérance et couronnée déjà des plus beaux résultats.

Dès avant la guerre, à trente cinq ans, sa carrière d'avocat lui avait valu de magnifiques succès, ses maîtres et ses pairs en témoignaient à l'envi.

Au front, il avait rempli son devoir, -à sa façon coutumière, avec la simplicité qu'il mettait en toute chose et qui s'étonnait d'être remarquée, quand les autres lui rendaient justice. Il arrivait à la politique avec l'élan de confiance qui portait une génération, consciente de n'avoir pas trémpé dans les fautes de l'avant guerre et d'avoir compris les leçons de la guerre.

Son visage doux et résolu, qu'éclairait la ferme franchise du regard, reflétait les robustes qualités de son esprit et de son cœur. En sa personne semblaient réunies toutes les conditions du succès.

Lucide et claire, sa pensée qui excellait à démêler l'essentiel du secondaire, faisait de lui, dans le jeune barreau, l'un des maîtres du droit financier, industriel et commercial.

De l'action politique, il devait à son origine les meilleurs traditions, soulignées par la discrétion qu'il avait mise à s'en tenir écarté du vivant d'un père, qui y occupait une si large place.

Comme tous nos camarades de combat il aspirait, dans l'effort civique, prolongement de l'effort patriotique, à forger par des hommes nouveaux, une France nouvelle.

Son programme, celui-là même que l'énorme majorité du pays avait acclamé-rayonnait de l'immense espoir dont la nation le parait.

Conserver à la France le double bénéfice de la victoire nationale qui avait refait l'unité de son sol dans la réparation

du droit et de la victoire politique, qui ouvrait à la République l'ère d'un règne incontesté dans le triomphe de la liberté, - tel en 1919, le devoir apparaissait à celui que nous pleurons.

Ce devoir, à tous les bouts de notre département, Georges Aimond, en a été l'infatigable apôtre.

Je me souviens d'un beau jour d'été, où, dans la petite voiture que conduisait son fils aîné, accompagné du cadet, nous étions allés lui et moi, comme nous faisons chaque dimanche, présider dans une de nos communes, à Septeuil, si je ne me trompe, la cérémonie de gratitude en l'honneur des morts de la guerre.

Je me souviens de l'admirable vigueur, radieuse, directe, entraînant avec laquelle, sous le soleil de ce jour, il fit acclamer ses idées par ces centaines de Français et de Françaises, sur qui s'exerçait cependant, comme sur le reste du pays, le poison du défaitisme de paix, non moins meurtrier que le défaitisme de guerre.

C'était la voix de la France qui parlait, par la bouche de ce jeune républicain de vieille souche, dédaigneux des sentiers obliques, au service de la vérité sous le drapeau, qu'il s'était choisi.

Tel il était alors, tel Georges Aimond est demeuré à la Chambre pendant les trois ans et demi de son mandat inachevé, fidèle, avec une invariable rectitude, aux engagements nationaux et aux engagements politiques qu'il avait souscrits devant le corps électoral.

Pas une fois sa conscience ne s'est détournée de l'idéal qu'il avait de son rôle.

Pas une fois son vote n'a sanctionné les mutilations du droit victorieux de la France inscrit dans les traités.

Et quand, à de certaines heures, pour protester contre ces abandons, il ne se trouvait qu'une vingtaine de suffrages, celui de Georges Aimond, toujours était du nombre.

Par là, il s'était imposé au respect de ses adversaires eux-mêmes/Par les qualités de son cœur, il avait conquis ses amis.

Modeste et souvent silencieux, il ne dévoilait qu'à la longue la générosité d'une âme sensible et riche.

L'habitude des grosses affaires, qu'il plaidait au Palais, orientait d'ordinaire son propos vers les précisions positives. Mais voici qu'au détour d'une phrase ou mieux dans l'éclair d'un acte, le sentiment révélait sa puissance et son charme.

C'était le plus parfait des amis, sûr, discret, prévenant, - un cœur d'élite, associé à une intelligence hors de pair.

Jamais élu de la nation ne prit plus au sérieux les devoirs laborieux d'une charge qu'on n'a coutume de railler que

lorsqu'on n'en comprend pas la grandeur.

Georges Aimond se sentait lié de confiance à ses mandants, et c'est sans nulle restriction qu'il s'honorait de mettre à leur service le tout de sa haute valeur intellectuelle et morale.

Je le revois encore, à ce marché de Mantes, où il aimait se rendre avec ponctualité, écoutant, questionnant, conseillant, ajoutant au lien politique le trait d'union de l'amitié.

Qui ne se souvient de ses interventions heureuses, pressantes, répétées dans tous les débats où la région parisienne et sa banlieue avaient de justes revendications à faire valoir.

Le succès qu'il obtint dans le grave problème des transports n'est pas oublié de nos populations.

Les lourdes obligations de son cabinet d'avocat, le temps qu'il consacrait à développer son contact avec ses électeurs l'avaient détourné, pendant les premiers mois de la législature, des sujets de politique générale, qui effrayaient à tort sa modestie.

Un jour pourtant, il y fit une incursion remarquée, aussi substantielle que brève. C'était à une séance de nuit. Nous rentrâmes ensemble par les Champs Elysées. Aimond, étonné de son succès, me disait avec sa délicieuse bonhomie: "Je croyais que c'était plus difficile que cela. Il faudra que je recommence."

Dès les semaines suivantes, il s'y préparait. Sa compétence en matière douanière, qui l'eut désigné quelque jour pour le ministère du Commerce, l'orientait vers l'étude des échanges internationaux et il était à la veille de donner sa pleine mesure, lorsqu'au début de l'an passé, un coup de froid, subi au cours d'une cérémonie, le frappa du mal redoutable, dont le contre choc vient de l'emporter.

Opéré deux fois, épuisé par la secousse, les nerfs éprouvés par le traitement électrique, auquel il était condamné, il fut lent à se remettre, s'imposant cependant, malgré les signes visibles de fatigue que donnait sa face contractée, de poursuivre sur les divers terrains, où elle se développait, son activité coutumière.

Le temps aidant il avait pris le dessus et, il y a moins de dix jours, il arrivait chez moi, le regard éclairé de ce sourire que, si souvent, depuis des mois, j'y avais vainement cherché.

"Cette fois, me disait-il, je me sens d'aplomb. J'ai perdu quinze mois. Mais je vais les rattraper."

Nous parlâmes deux heures durant de la situation générale de la Chambre, de notre région, de ses fils, dont l'ainé qui lui

avait donné tant de fierté, débutait dans la vie, de nos projets et de nos espoirs communs.

Je le retrouvais tel qu'en 1919, épris d'idées, solide au poste, de jugement sur, prêt à l'action, admirable compagnon de travail et de lutte.

Quatre jours plus tard, la brutalité d'un télégramme m'annonçait sa mort foudroyante, suite du mal dont nous le croyions guéri. Devant cette tombe si injustement ouverte, devant la mère douloureuse qui s'enorgueillissait de retrouver en son fils la tradition paternelle, devant la veuve et les deux enfants désolés, dont le foyer demeure décapité, que dire qui ne soit cruellement au-dessous et de leur peine et de la nôtre ?

Georges Almond, mon ami très cher, toi que j'aimais et que j'estimais entre tous, nous ne te verrons plus.

Notre pensée n'est pas encore faite à l'éternelle séparation. Elle se tourne vers toi, comme dans le passé et il y a de la révolte dans notre tristesse.

Ton souvenir, qu'accompagne la fidélité des milliers de citoyens, qui t'avaient choisi, ne s'auréolera que plus tard de la paix morale. Aujourd'hui, nous souffrons trop.

Tu étais l'honneur même, la bonté, la simplicité, la clarté de l'esprit, la fermeté du caractère.

Ton ami, qui te dit adieu, sait que nul ne te remplacera pour ceux qui, comme lui, l'ont connu complètement.

Tu nous laisses l'exemple d'une existence de labeur, singulièrement pleine dans sa brièveté, qui demeurera pour tes fils une vivante leçon.

Repose dans la sécurité du devoir accompli et que ton nom reste pour nous le symbole des vertus que tu y avais attachées.